

« COGITO ERGO SUM », FÉTICHE DE PENSÉE OU « VERTEX » RELEVANT DU DÉNI D'ANGOISSES DE MORT PSYCHIQUE ISSUES DE LA PERTE PRÉCOCE DE LA « RÉVERIE MATERNELLE ? » UNE INTERPRÉTATION PSYCHANALYTIQUE DE L'ADVENUE DU COGITO CHEZ DESCARTES, EST-ELLE POSSIBLE ?

GÉRARD PIRLOT¹

PSYCHOPATHOLOGIE

« Et il y a justement huit ans, que ce désir me fit résoudre à m'éloigner de tous les lieux où je pouvais avoir quelques connaissances »...

« j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré comme dans les déserts les plus reculés ».

Descartes R. (1637) : *Discours de la Méthode*, Troisième partie

Introduction : méthode et problématique

Il est acquis pour l'histoire de la philosophie que Descartes est à l'origine de l'invention philosophique qui a consisté à considérer le Moi comme le seul « sujet » dont l'existence et la réalité soient indubitables. Or, c'est ici notre hypothèse, nous faisons un lien direct entre la proposition de Descartes d'un « je pense » — *cogito* — intrinsèquement lié au « sum », au fait d'exister/d'être, et d'autre part au fait qu'il fut un créateur qui « mit au monde » une œuvre tout à fait singulière, et à l'absence très tôt chez lui de sa mère : il fut en effet orphelin de mère à seize mois. Pour ce qui concerne la notion de sujet, remarquons que si pour Aristote est « subjectif » ce qui appartient à quelque chose en tant que cette chose est sujet d'attributs ou de prédicats, est sujet le support des qualités ou accidents².

Descartes emploie quant à lui rarement le mot « sujet » et lorsqu'il le fait, c'est le plus souvent dans le sens traditionnel de sujet des accidents ou des qualités, ou encore de substance ; par exemple, dans les *Réponses aux troisièmes objections* (AT, IX, 136) : « ... car les sujets — subiecta — de tous les actes sont bien à la vérité entendus comme des substances — substantivai — ». Ainsi, le Moi n'est un sujet que parce qu'il est aussi une substance ». L'inventeur de la philosophie du « sujet pensant » n'a donc pas modifié le sens traditionnel du concept de « sujet ». L'identification du Moi pensant et du concept de substance a, de plus, signifié à ses yeux un lien réciproque entre la pensée et l'homme, le Moi pensant et l'existence – le sentiment d'être —, le *Cogito* et le *Sum*. Il a en découlé que l'homme peut se poser « comme maître et possesseur de la nature » et qu'il s'assure de la vérité de ses jugements à partir de sa certitude dans les règles de ses pensées.

¹ Professeur de psychopathologie, Paris X-Nanterre, psychanalyste inscrit à l'Institut de psychanalyse, Psychiatre, ancien psychiatre temps-plein des Hôpitaux.

² Ong-Van-Cung K. S., « Introduction : la question du sujet », in *Descartes et la question du sujet*, Ong-Van-Cung K. S (dir.), Paris, PUF, 1999, pp.1-10.

Il reste que cette affirmation du « je pense, donc je suis » qui est, pour Descartes, « si ferme et assurée », n'est pas sans soulever quelques interrogations chez le psychanalyste, surtout lorsqu'il détient quelques éléments biographiques sur celui qui a proféré cette sentence.

« En remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assuré... puis examinant avec attention ce que j'étais... je connus de là que j'étais une substance dont l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait d'être tout ce qu'elle est ». ³

L'essence du Moi réside donc dans sa pensée, dans le « je » de sa pensée, la pensée étant pour Descartes « ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes » (*Principes I*, art. 9),

« ... l'esprit humain, faisant réflexion sur soi-même, ne se connaît être autre chose qui pense, que sa nature ou son essence ne soit seulement que de penser » (*Discours de la Méthode*, Préface au lecteur).

Remarquons ici le mouvement réfléchi de la pensée sur elle-même par le biais de la structure narcissique du moi (le « moi-même »), instance ô combien réflexive et, via la duplication narcissique, « réfléchissante » si ce n'est « réfractante » pour ce qui concerne la « lumière de la pensée » ⁴. L'énoncé du Cogito pour Descartes se fait donc sur le mode d'une position « autovérifiante » ⁵. Dans les *Méditations Secondes*, ni la séquence *cogito ergo sum*, ni le terme de substance n'apparaissent. On note toutefois que la pensée est définie à partir de la *res cogitans* et des divers actes comme des modes ou attributs de cette pensée.

« Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent... N'y a-t-il aucun de ces attributs qui puissent être distingués de ma pensée, ou qu'on puisse être dit séparé de moi-même » (AT, IX, 22 ⁶).

« Or comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps soient à moi ? si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés (...) » (*Première Méditation*) ; « La méditation

³ Descartes R. (1641), *Méditations métaphysiques*, Méditation seconde.

⁴ « Ta parole est une lampe qui éclaire mes pas, une lumière qui rayonne sur ma route » est-il écrit dans le Psaume, CXIX, 105. Avec le prophète, la lumière originelle créée le premier jour est de nature spirituelle » (A. Abecassis (1988) : *La lumière dans la pensée juive*, p. 31). Descartes, réfléchissant sur ce qui allait devenir des siècles plus tard avec F. de Saussure le rapport signifiant/signifié des mots, associe mots et lumières : « Or si des mots, qui ne signifient rien que par l'institution des hommes, suffisent pour nous faire concevoir des choses avec lesquelles ils n'ont aucune ressemblance, pourquoi la Nature ne pourra-t-elle pas aussi avoir établi certain signe, qui nous fasse avoir le sentiment de la lumière, bien que ce signe n'ait en soi rien qui ne soit semblable à ce sentiment ? » (*Le Monde ou Traité de la lumière*, chapitre premier). La parole est la lumière du psychisme en ce sens qu'elle l'anime de son énergie (sa pulsion). Aussi, là où est la parole vivante du poète, de la mère, on fait défaut, l'écriture, le discours mystique, le Pharmakon, le toxique, la douleur, chercheront à substantifier, totémiser le *logos* du père mort (PirLOT G., *Les passions du corps*, Paris, PUF, 1997, p.32). L'écrivain J-M. Maulpoix résume cette problématique : « Un écrivain est un homme dont quelqu'un s'en est allé ». (*L'écrivain imaginaire*, Paris, Mercure de France, 1994).

⁵ Cf. Pariente J.C., « La première personne et sa fonction dans le Cogito », in *Descartes et la question du sujet*, op. cit., pp. 11-48. Qualifier l'emploi chez Descartes du « je » — ego — dans ses écrits, de la *Méthode aux Méditations*, de même que le « cogito ergo sum » et de diverses propositions concernant Dieu ou au Malin génie, chez Descartes relève du concept linguistique de « propositions autovérifiantes » (*faute de la présence d'une mère pour attester de la véracité des pensées de l'enfant ?*) — ; une proposition autovérifiante ne peut par définition être fautive mais elle ne forme pas pour autant une tautologie car sa vérité ne repose pas sur des lois logiques. Une proposition autovérifiante ne se confond pas avec un performatif car elle ne concerne pas une action qui s'accomplit du seul fait qu'elle est énoncée, comme une promesse se donne du seul fait qu'on dise « je promets de faire ceci ou cela ». Mais un énoncé de ce genre n'a de statut performatif que pour la première personne : « Il promet de faire ceci ou cela » n'est pas un performatif alors que les propositions autovérifiantes peuvent s'énoncer à la troisième personne. Elles se rapprocheraient plutôt de ces propositions qui contiennent un prédicat autologique, c'est-à-dire un prédicat qui peut s'appliquer au mot ou à la formule qui l'exprime, comme il arrive quand on dit de l'adjectif « bref », qu'il est, effectivement, bref.

⁶ Descartes R., *Œuvres*, édition de Charles Adam et Paul Tannery (A.T.), Paris, Vrin, 1974, p. 455.

que je fis hier m'a rempli l'esprit de tant de doutes, qu'il n'est plus désormais en ma puissance de les oublier. Et cependant je ne vois pas de quelle façon je le pourrai résoudre ; et comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau profonde, je suis tellement surpris, que je puis assurer mes pieds dans le fond, ni nager, pour me soutenir dessus » (*Seconde Méditation*) ; « ... ce que j'ai principalement à faire, est d'essayer de sortir et me débarrasser de tous les doutes où je suis tombé ces jours passés, et voir si l'on ne peut rien connaître de certain touchant les choses matérielles » (*Cinquième Méditation*).

Avouons que ce questionnement métaphysique sur les questions de l'existence et de la pensée est proprement vertigineux à entendre pour un psychiatre qui imagine tout à fait que celui qui se les pose puisse avoir eu un jour de sérieuses angoisses de dépersonnalisation et d'effondrement de pensée. Or, Adrien Baillet, le premier biographe de Descartes, rapporte que ce dernier souffrit plus d'une fois de ces angoisses de dépersonnalisation. Ici, une remarque. Est-il « naturel » en effet, et propre à un Moi adapté et pragmatique, de se demander si ce qu'il voit, touche, etc., existe ? Comme de s'interroger sur la réalité de l'espace où il se situe, du temps qu'il vit, et de se demander si lui-même existe ?

Cela ne suppose-t-il pas, non seulement le souvenir d'un passé où l'extérieur a pu perdre de sa consistance, où sa propre assise identitaire a pu devenir problématique, mais aussi le sentiment confus qu'au moment présent les anciennes angoisses sont encore sur le point d'affleurer ? « Ne faut-il pas supposer que l'ambition métaphysique n'est pas seulement mue par l'épistémophilie, le désir de maîtrise, la soif de pouvoir intellectuel, une sorte de mégalomanie, mais aussi par un besoin plus essentiel, plus urgent même que de conjurer la peur de sa propre disparition », comme l'avance F. Pasche⁷ ? En un mot, on peut se demander, encore une fois avec F. Pasche, « si ce que le métaphysicien s'efforce de conjurer, n'est pas une angoisse de type archaïque, psychotique, angoisse que chacun de nous recèle en lui, plus ou moins profondément enfouie ». En plus de ce type d'angoisses, des cauchemars dont on a du mal à sortir, Descartes en eut toute sa vie, nous dit son biographe, et jusqu'à un âge avancé. Lui-même a raconté deux de ses rêves d'angoisse.

De plus, tout au long de son existence, il ne parvenait pas à s'arracher du lit, il restait attaché à ces états entre la veille et le sommeil, états à la fois érotisés et générateurs d'apparitions effrayantes et de réflexions sur la réalité du Moi et du monde. Toute sa philosophie de la lumière, des idées claires et distinctes se trouve être, « après-coup » en effet, le contrepoint de cette vie crépusculaire, entre chien et loup, fourmillante de tentations, de péchés délectables et d'angoisse. Si l'on s'en tient aux définitions que Freud donne de la névrose et de la psychose, à savoir que la première résulterait d'un conflit également angoissant entre le Moi et le Ça, et la seconde, la psychose, d'un conflit angoissant et précoce entre le Moi et le monde extérieur, on conviendra que toute personnalité dite normale vit ou a vécu, peu ou prou, ce genre de conflits avec les manifestations qu'ils entraînent.

Pour une « psychanalyse appliquée »

L'emploi de la psychanalyse – ici appliquée⁸ – apparaît encore plus fondé si l'on considère que la personnalité, le caractère, les comportements, les actes, les œuvres sont pour une part les résultats d'un long travail inconscient de défense pour que le sujet conquiert et garde son autonomie face au

⁷ Pasche F., « Métapsychique et inconscient », in *Le sens de la psychanalyse*, Paris, PUF, coll. « Le fil rouge », 1988, pp.71-97, et « L'ordre de l'inconscient », in *idem*, pp.231-255.

⁸ Pour ce qui concerne la psychanalyse appliquée, cf. les travaux de S. Freud lui-même, Freud S. (1906), *Délire et rêve dans la Gradiva de Jensen*, G.W., 7, S.E. 9, Paris, Gallimard, 1971 ; (1908), *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* (Un souvenir d'enfance de Léonard.), G.W., 8, S.E., 1, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Bilingue », 1991 ; (1908), « La création littéraire et le rêve éveillé », G.W. 7, S.E. 9, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971 ; (1911), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (dementia paranoïdes) », G.W. 8, S.E. 12, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970 ; (1914), « Le Moïse de Michel-Ange », G.W.10, S.E. 13, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971.

monde extérieur, et résiste aux pressions intempestives de son propre Ça. Parmi les œuvres de créations, les productions de la pensée abstraite en particulier la philosophie qui a la prétention d’embrasser la totalité de notre monde intérieur comme de l’univers, est, plus que d’autres activités mentales, tributaire quant à son origine de ces expériences d’angoisse psychotique d’annihilation, de perte de substance, de vide, d’effondrement, de perte de limite.

La méthode analytique semble ici légitime lorsque l’on remarque que Descartes se met volontiers en scène dans ses écrits, y compris scientifiques, comme *Le discours de la Méthode*. « Qu’est-ce donc que je lis dans le Discours de la Méthode ? », écrit G. Rodis-Lewis dans l’introduction qu’elle en fait aux éditions GF Flammarion :

« Ce qui attire mon regard, à partir de la charmante narration de sa vie et des circonstances initiales de sa recherche, c’est la présence de lui-même dans ce prélude d’une philosophie. C’est, si l’on veut, l’emploi du « Je » et du « Moi » dans un ouvrage de cette espèce, et le son de la voix humaine ; et c’est cela qui s’oppose le plus nettement à l’architecture scholastique »⁹.

Toujours dans *Le discours de la Méthode* (2e partie), Descartes présente ses travaux théoriques comme faisant partie de « l’histoire de son esprit », comme une aventure exemplaire : « Nous avons tous été enfants avant que d’être hommes, et... gouvernés par nos appétits et nos précepteurs » (ibid.).

La démarche de Descartes qui consiste à l’unification du corps des sciences de son époque (spécialement les mathématiques avec la physique) et de trouver des règles pour correctement diriger son esprit en ajustant la connaissance « au niveau de la raison » (ibid.), est en effet indissociable de son parcours et de ses expériences d’homme. Mettre en lumière les véritables richesses de notre esprit, de ses règles de raisonnement et de jugement, devint ainsi pour lui le modèle de toute connaissance certaine : ainsi, « chacun voit par intuition que le triangle est défini par trois lignes seulement », écrivait-il déjà dans cette œuvre inachevée de l’homme jeune qu’il fut et intitulée les *Règles pour la direction de l’esprit* (Chap. III). Sans aucun doute, cette œuvre de jeunesse puis l’engagement philosophique qui fut celui de Descartes de construire une pensée scientifique et une pensée individuelle sur les vertus de la logique et de la raison, repose-t-elle en partie tout au moins que les *réminiscences* de l’enseignement jésuitique et des « exercices spirituels » apportés par Ignace de Loyola – lui-même orphelin de mère vers 3 ans — appris au Collège de la Flèche¹⁰.

À propos d’une possible « psychanalyse appliquée » aux œuvres littéraires, voire philosophiques, relevons que Freud lui-même, évidemment, nous a initié à cette méthode (Cf. note n° 7). Par la suite, les travaux de K. Abraham sur le peintre Giovanni Segantini ou Aménhotep-Akhénaton, de M. Bonaparte sur E. Pœ, de J. Delay sur Gide, de Marthe Robert sur Cervantes, Kafka et Van Gogh, des psychanalystes comme J. Chasseguet-Smirgel sur Strinberg, O. Wilde et Sade, de D. Anzieu sur Pascal, Robbe-Grillet ou Beckett, d’A. Green sur Proust, H. James, Sartre,

⁹ Rodis-Lewis G., « Préface », *Discours de la Méthode*, Paris, GF. Flammarion, 1966, p.1.

¹⁰ Descartes R., *Règles pour la direction de l’esprit*, Paris, Vrin, p.15. À propos des « Exercices spirituels » d’Ignace de Loyola, chemin le plus sûr pour accéder à la vie spirituelle, remarquons qu’ils furent le fruit, là encore, d’un orphelin de mère élevé par une nourrice – et dont le père se remarria lorsqu’Ignacio eu sept ans — et qu’ils décrivent des « Règles du discernement de l’esprit : règles pour sentir et connaître, en quelque manière les motions variées qui dans l’âme sont causées : les bonnes pour les recevoir et les mauvaises pour les repousser ». Le terme de « règles » doit être compris dans un sens très large. Il s’agit de directives et de principes généraux d’analyse spirituelle. « On admirera la finesse de cette étude psychologique : elle est chargée de toute l’information d’un homme qui a commencé par s’examiner lui-même avec le plus grand soin au cours de son avancement spirituel et qui n’a cessé d’enrichir cette expérience le long de sa carrière de pasteur d’âme », écrit le biographe Guillermou A., *Ignace de Loyola*, Paris, Club Éditeur/Seuil, 3eme Partie, 1957, p.18. À noter également le terme de *synderese* qui apparaît dès la première Règle d’Ignace de Loyola et qui apparaît dans les commentaires du premier rêve de Descartes. Pour une approche psychanalytique de l’œuvre et la personnalité d’Ignace de Loyola, on lira l’ouvrage du jésuite et universitaire américain : Meissner W.W., *Ignace de Loyola ; La psychologie d’un saint*, Paris, Ed. Lessius, 2002. Ainsi, on peut dire que d même que le Cogito qui apparaît dans les confessions de Saint Augustin, l’œuvre de Descartes reprend, dans une vaste synthèse spirituelle, philosophique et scientifique des données, concepts et expériences préexistantes.

Shakespeare ou L. de Vinci, de Laplanche sur Hölderlin et de J. Kristeva sur H. Arendt, M. Klein ou Colette...

Mon propos est ici assez proche de celui de D. Anzieu sur Pascal (1623-1662), « le génie effrayant » (Chateaubriand)¹¹. On se souvient en effet que D. Anzieu inféra l'intérêt pour le vide et pour « l'équilibre des liqueurs » chez Pascal à une organisation hystérophobique résultant d'un évitement d'angoisses psychotiques, d'anéantissement et de vide précisément survenus pendant la petite enfance chez Pascal. Nous allons tenter de montrer que certaines de ces problématiques furent aussi celles de Descartes. On pourrait ajouter enfin, concernant Descartes, ce que nous avons déjà écrit ailleurs, à savoir qu'il n'est nul besoin d'allonger Descartes sur un divan pour tenter de reconstruire quelques éléments de sa réalité psychique sous-jacents à ses intérêts scientifiques et philosophiques : les textes et la biographie suffisent. Comme l'a écrit A. Green d'une part, « le lecteur-analyste est l'analysant du texte », car « un texte a un inconscient qui le travaille »¹², ce à quoi répond la phrase de J. Derrida : « Il n'y a pas de psychique sans texte »¹³, Freud ayant depuis longtemps montré la voie selon laquelle « le mécanisme de la création poétique est le même que celui des fantasmes hystériques » (lettre à Fliess du 31 mai 1897).

« L'ectopie psychique » qu'est l'œuvre de création

Ce qui paraît tout à fait singulier dans l'aventure intellectuelle de Descartes est le fait d'avoir fait un acte créatif, d'abord scientifique puis philosophique, même si, à l'époque, les deux corpus étaient à peine séparés. Or, « créer (...) toute œuvre est avant tout une expression de soi au Soi... l'objet esthétique se déploie et s'incarne dans une matérialité objective »¹⁴. L'œuvre matérialise « quelque chose » de psychique, rend « objectif » des impressions, des sentiments, des sensations, des pensées qui, sans cela, ne resteraient qu'excitations diffuses et « lettre morte », comme on dit. Lettre morte... Remarquons à ce propos que ce sont souvent ceux qui précisément ont eu affaire très tôt à la mort, à un être mort, qu'échoient le besoin, la « pulsion », la poussée à créer, parfois quasiment « malgré eux ».

Comme si « L'être mort » en eux ne pouvait rester « lettre morte » sous peine, sans doute, d'une effroyable perception d'absence et de vide dans leur vie¹⁵. Vies qui, sans la création, seraient restées en déséquilibre, de ce déséquilibre comme celui justement dont se voit affecté Descartes dans un des trois rêves qui inaugure, en 1619, son choix d'avoir une vie consacrée à la quête d'une « philosophie universelle ». Bref, Descartes s'engage en 1619 dans la philosophie pour sortir d'un

¹¹ Anzieu D., « De l'horreur du vide à sa pensée : Pascal », in *Le corps de l'Œuvre*, Paris, Gallimard, 1981, pp.322-339.

¹² Green A., *La déliaison*, Paris, Belles-Lettres, 1992, p.58.

¹³ Derrida J., *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 297.

¹⁴ Chouvier B., in Guillaumin J., *Le Moi sublimé : psychanalyse et créativité*, Paris, Dunod, 1998, p.6.

¹⁵ Pour ce qui est des créateurs touchés précocement par la mort, citons sans que cette liste soit exhaustive : Descartes (dont la mère décéda alors qu'il n'avait que seize mois), Pascal (orphelin de mère à trois ans), Léonard de Vinci (père absent, puis absence de la mère), Michel-Ange (orphelin de mère à six ans), Hölderlin (orphelin de père à deux ans), Gérard de Nerval (orphelin de mère à deux ans), Baudelaire (orphelin de père à six ans, sa mère étant elle-même une orpheline de mère), E. Poe (orphelin de père à un an, puis de mère à trois ans), S. Mallarmé (orphelin de mère et de sa sœur), F. Nourissier (orphelin de père à 8 ans), F. Pessoa (orphelin de père à six ans), E. Renan (orphelin de père à cinq ans), Cesare Pavese (orphelin de père à six ans), Virginia Woolf (orpheline de mère à 3 ans, de père à 20 ans), Saint-Exupéry (père absent et perte d'un frère à six ans), R. Gary (père absent), J. Green (père absent puis orphelin de mère à treize ans), Georges Perec (orphelin de mère), Samy Frey (orphelin de père et mère) R. Barthes (orphelin de père à un an), M. Yourcenar (orpheline de mère à la naissance), M. Duras (orpheline de père), J.-B. Pontalis (orphelin de père à 8 ans), R. M. Rilke (perte d'une sœur à sept ans), Thérèse d'Avila (orpheline de mère à quinze ans), Jean de la Croix (orphelin de père à deux ans), Ignace de Loyola (mère morte dans la petite enfance), Karol Wojtila (Jean-Paul II : mère morte à 7 ans), Thérèse de Lisieux (orpheline de mère à quatre ans) et le Père de Foucauld (orphelin de mère à six ans, de père à sept ans), sans oublier les configurations particulières chez deux des plus grands peintres de tous les temps : Vincent Van Gogh et Salvador Dalí qui, tous deux, furent des « enfants de remplacement » de frères morts un an avant eux et qui portaient le même prénom qu'eux ou encore René Magritte orphelin de mère à 13 ans.

sentiment, proche de la dépression ou de la confusion qui visiblement le déséquilibre (après qu'il ait quitté son ami Beeckman à Breda pour suivre l'armée du Prince d'Orange).

Qu'elle soit littéraire, scientifique ou artistique, l'œuvre réifie, rend ainsi présent, l'absent, l'impensé (élément b de W.R.Bion) en nous. Elle ob-jectivise littéralement le « jette devant », cet absent ou cet « inconnu » en nous en lui donnant une nouvelle topique : systématisant la géométrie analytique, Descartes s'efforça le premier de classer les courbes d'après le type d'équations qui les produisent, contribuant par là à la naissance de la théorie des équations. En mathématiques, on lui doit aussi l'usage qui consiste à utiliser les dernières lettres de l'alphabet pour désigner des valeurs inconnues et les premières pour les valeurs connues, ainsi que la notation en exposant pour exprimer la puissance d'un nombre.

« L'acte créateur, écrit encore J. Guillaumin, a vocation à représenter au dehors, ce qui demeure informe et secret à l'intérieur du moi. L'œuvre fonctionne non seulement comme un double mais comme un double que le Moi construit consciemment pour y déposer et y travailler ce qui demeure encore inconsciemment inopérable ou intraitable en lui. "Objet transnarcissique" (Green), qui a comme but de souder un tissu narcissique trop tôt déchiré, l'œuvre incarne ainsi pour l'artiste sa propre étrangeté à lui-même ¹⁶».

L'étrangeté, « l'objet étrange », « l'attracteur étrange » comme on dit dans les sciences du Chaos, peut ainsi être très tôt déposé dans le psychisme à la fois par la présence d'un mort, d'un non-dit, d'un secret de famille, d'une culpabilité de survivant, voire d'une séduction précoce. Nous verrons que certains de ces éléments sont repérables dès le plus jeune âge chez Descartes. Le génie fut chez lui, à partir d'une compréhension précoce et remarquable des mathématiques, d'avoir pu donner un statut de représentation à cet « inconnu », cet « énigmatique » en nous. Il fut, nous l'avons dit, le premier à désigner des « quantités inconnues » par des lettres de l'alphabet, celle de « x, y, z, ... », les quantités connues étant dénommées « a, b, c, », etc.

L'œuvre (cartésienne), antidote de l'effroyable et des effondrements précoces ?

Bref, l'œuvre « fonctionne » du point de vue psychique comme un « pare-excitation », une « peau-commune » biface au sens de D. Anzieu permettant de donner au psychisme une représentation, un « double » d'une partie de lui-même, une topique qui serait comme une « ectopie psychique ». Mère-enfant ou enfant-mère qui « engendre » son double, le créateur « crée » l'œuvre mais est aussi « créé » par l'œuvre ». « La valeur de réorganisation topique d'urgence au travail créateur apparaît bien dans le caractère pressant et souvent compulsif que prend le « besoin de créer », fiable (...) aux pulsions du Moi dites d'autodéfenses autant qu'aux pulsions « de reproduction (lesquelles, probablement, font le lien entre narcissisme et libido d'objet, dans « l'Éros » comme ensemble des pulsions de vie » ¹⁷.

Me revient ici cette admirable et effroyable formule de Fernando Pessoa et qui, de mon point de vue, sous-tend tout notre propos sur Descartes : « J'écris en me berçant, comme une mère folle berçant son enfant mort » ¹⁸. Descartes aurait-il pu dire quant à lui : « J'écris, en me berçant dans mon œuvre comme un orphelin berce en lui sa mère morte » ¹⁹ — ou la partie de son psychisme parti avec la mère morte et qu'il fallait absolument « réifier », « présentifier », que ce soit sous la forme de « reflexa », de pensées provenant d'un esprit pouvant se retourner, se réfléchir, sur lui-même ? À

¹⁶ Guillaumin J., *Le Moi sublimé : psychanalyse et créativité*, Paris, Dunod, 1998, p.7.

¹⁷ Guillaumin J., op. cit., p.10.

¹⁸ Pessoa F., *Le livre de l'intranquillité (I)*, Paris, Bourgois, 1988, p. 152.

¹⁹ Pour ce qui est de l'identification de Descartes à sa mère, se référer à ce qu'il dit de sa santé : « une toux sèche et une couleur pâle que j'ai gardée jusque à l'âge de plus de vingt ans et que tous les médecins qui m'ont vu ces ce temps-là me condamnaient à mourir jeune » (lettre à Elisabeth de mai ou juin 1645).

inscrire ainsi le psychique sous le travail intellectuel, cognitif, chez l'enfant désemparé et déprimé qui demeurait chez l'adulte René Descartes, on perçoit combien son intérêt pour les recherches sur les lois de réflexions ou de réfractions selon les milieux (air, eau, bois ; Cf. « De la réfraction », *in Discours de la Méthode*²⁰) furent sans doute des « analogons » de la quête du regard du nourrisson qu'il fut pour le « plan » du miroir qu'avait été celui le regard de sa mère... « milieu psychique » qui, seul, eût pu lui « renvoyer », sur le mode « réfléchi », ses propres pensées, « proto-pensées » de nourrisson...

Quant au fameux « Je pense, donc je suis », ce fut sans doute « la » formule qui donna l'assurance du sentiment d'être en vie parce que précisément sa pensée – et donc son corps – avait pu surmonter dès le plus jeune âge une dépression précoce, un « impensé » (éléments b ? de Bion, infra) celui de « l'effondrement », du déséquilibre total, des « tourbillons » — tourbillons auxquels Descartes s'intéressa d'ailleurs beaucoup – bref, autant d'éléments terrifiants psychiquement pouvant tout à fait relever de l'absence de sa mère pour un très jeune enfant.

Ainsi, n'est-ce point « le hasard » d'avoir perdu très tôt sa mère et « la nécessité » de survivre psychiquement à cette perte, survie largement permise par la permanence de sa nourrice, qui ont forgé cette force d'autonomie de sa pensée et ce développement précoce des capacités cognitives chez le jeune Descartes, ceci conjugués plus tard à la curiosité et l'éducation scolaire jésuitique qui fut la sienne. Cet enfant orphelin de mère n'avait-il pas dû compter très tôt seul – ou presque puisque son environnement avait été aimant et confortable — sur la force et les ressources de son esprit ? Plus tard, une fois adulte, c'est également dans la solitude qu'il put surmonter les « apories », les incertitudes, les questions que lui posaient la physique, l'optique, les mathématiques ou la métaphysique et cela en développant sa méthode qui était celle d'utiliser les ressources de raisonnement propre de l'esprit, ses « certis régulis ».

L'appareil psychique comme appareil optique

Avant d'en venir à la biographie de Descartes et à une approche psychanalytique de certaines de ces expériences de pensée, arrêtons-nous sur cette singulière proximité entre l'appareil psychique et l'appareil optique. Rappelons tout d'abord que Freud, plongé dans ses rêves et dans l'écriture de ce qui devait être *L'interprétation des rêves*, décrit, dans ce dernier l'appareil psychique comme un appareil d'optique :

« Cependant je crois utile et possible de continuer à représenter les deux systèmes [conscient et inconscient] de cette manière concrète. Évitions seulement tout malentendu, en rappelant que les représentations, les pensées, les formations psychiques en général ne sauraient être localisées dans des éléments organiques du système nerveux, mais en quelque sorte entre eux, là où se trouvent des résistances ou des « frayages » qui leur correspondent. Tout ce qui peut devenir comme objet de perception interne est *virtuel*, un peu comme l'image produite par le passage des rayons dans une longue-vue. Nous pouvons comparer nos systèmes, qui ne sont point psychiques par eux-mêmes et que notre perception psychique ne saurait atteindre, aux lentilles qui projettent l'image. La censure entre les deux systèmes correspondrait à la réfraction lors du passage des rayons dans un nouveau milieu »²¹

²⁰ « Tandis que l'optique est la science générale des lois de la lumière et de la vision, la catoptrique traite de la *lumière réfléchie* et la dioptrique de la *lumière réfractée* », précise Descartes dans le Discours sixième du *Discours de la Méthode*. Nous mettons ici un exemple de schéma qu'utilisait Descartes pour donner un modèle mathématique – géométrique — aux lois de la réfraction *pour montrer combien c'est le « tain » du miroir qu'est le regard de la mère qui sous-tend, inconsciemment, les recherches du savant qu'il fut : un « tain » qu'est le regard de la mère qui renverrait quelque chose du regard de l'enfant...comme une balle projetée sur le sol... « DE LA RÉFRACTION » : (...) Pensons donc qu'une balle, étant poussée d'A vers B, rencontre, au point B, la superficie de la terre CBE, qui, l'empêchant de passer outre, est cause qu'elle se détourne... ».*

²¹ Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p.518.

Dans *Le visible et l'invisible*²², comme dans *L'œil et l'esprit*²³, Merleau-Ponty nous a appris à remarquer cette ressemblance de la chose perçue et son image spéculaire dans la pensée (*L'œil et l'esprit*, p. 38). On pense avec son corps : l'esprit a besoin du corps pour voir... l'invisible, et sans doute que les souffrances solitaires que s'inflige l'exilé – que fut Descartes — ou l'anachorète, leur permettent de « sentir » la résistance et la « chair du vide » qui les habitent. Le corps est ainsi voyant : il est « reflet du monde ». En ce sens, le désert, « en ne montrant rien », est comme le *punctum caecum*, le point aveugle de la conscience, ou plus, avec sa surface plane, le « tain » d'un miroir qui est celui de l'esprit. Ce « tain », blanchi par le soleil, et la vacuité de la chose, permettrait la réflexion de l'essence même de l'essentiel : l'Autre comme néant : « ce que la conscience ne voit pas, c'est ce qui fait qu'elle voit, c'est son attache à l'Être, c'est sa corporéité, les existentiels par lesquels le monde devient visible, c'est la chair où naît l'objet », écrit Merleau-Ponty dans *Le visible et l'invisible* (p. 302).

La perception de notre vide, de notre Être, a ainsi sa « contre-perception » dans « la relation d'absence » que l'orphelin, le « veuf, « l'inconsolé » (Nerval) entretient avec la figure de l'autre-absent. L'Être touche son « étant » dans le « non-être » ou le « désêtre », l'extension atopique du Moi/Je. Ce « désêtre » est pour le psychotique ou, dans une moindre mesure pour l'hystérique, ce qui le protège de l'attraction de mort qu'exerce son « noyau » mélancolique²⁴. Perception/« contre-perception », être/non-être, il y a là un *chiasme* par où le feuillet interne de l'esprit et sa représentation du vide colle au feuillet externe qu'est la perception sensible du désert.

Biographie : les débuts de la vie

Rénatus Des Cartes, dont la tombe est en l'église de Saint-Germain des Prés, est issu d'une famille de Touraine. Relevons dès maintenant, pour rester dans le « fil rouge » qui est le nôtre, que le prénom lui-même, Rénatus-René, après la mort de la mère et de l'enfant dont elle accoucha, ne put, « après-coup », que devenir chargé de sens : Rénatus, qui était un prénom latin, vient de « Rénascor » qui signifie « renaître » ce que phonétiquement rend bien le français « Re-né ». Le verbe « Renato » signifie, quant à lui, ce qui n'est pas innocent pour celui dont la mère est morte, « revenir à la nage »²⁵.

Il est né le 31 mars 1596 à La Haye, en Touraine, – La Haye qui sonne encore comme la ville de Hollande dans laquelle il fit un séjour assez long (retour à la mère ?). Son père, Joachim, devenu conseiller au Parlement de Bretagne en 1586, eut de sa femme Jeanne Brochard trois enfants : Pierre, l'aîné, né en 1591, qui succéda à son père ; Jeanne, la fille née entre 1590 et 1595 ; puis René, notre philosophe. Le destin et le drame s'annoncent très tôt dans la vie de René Descartes : en effet, comme Pascal, il devient orphelin de mère dès l'âge de seize mois puisque sa mère mourra le 13 mai 1597 en mettant au monde un autre fils qui mourut trois jours plus tard. René avait à peine un an. Il

²² Merleau-Ponty M., *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.

²³ L'intérêt actuel, et depuis quelques années déjà du fait du grand nombre de sujets « états-limites » en thérapie, de la psychanalyse à l'égard de la perception (cf. le rapport de S. et C. Botella « La figurabilité » lors du *Congrès de Psychanalyse de Langue romane* (juin, 2000), montrerait assez la pertinence de « l'angle d'attaque » qui était celui de Merleau-Ponty concernant les rapports entre chair, sensible, perception et inconscient : angle d'attaque qui fut d'abord celui d'une « philosophie de la perception » (*Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 531), même si, comme le remarqua A. Green, ce fut celle de la perception extérieure alors que la psychanalyse s'intéresse à la perception intérieure (rêve, fantasme). Aujourd'hui sa « philosophie de la corporéité » (cf. « Le problème de l'intentionnalité corporelle » et « La réflexivité du sensible » in *Le psychique et le corporel*, Ed. Aubier, 1988) montre assez la nécessité de relire l'œuvre inachevée de Merleau-Ponty dont « l'attitude interrogative » (A. Green, p.1049) reste pour nous un modèle de pensée pas uniquement philosophique. Cf. Pontalis J.-B. (1961), « La position du problème de l'inconscient chez Merleau-Ponty », *Les temps Modernes* (numéro spécial Merleau-Ponty) et dans *Après Freud*, Paris, Gallimard, coll. « Idée NRF », pp.76-97 ; Cf. également Green A., « Du comportement à la chair », *Revue Critique*, Les Éditions de Minuit, n° 211, décembre 1964, pp. 1017-1049.

²⁴ Rolland J.C., *Guérir du mal d'aimer*, Paris, Gallimard, 1998, p. 70 sq.

²⁵ Gaffiot F., *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934, p.1342

faut préciser qu'il fut d'emblée confié à une nourrice, selon la coutume : on commençait à peine à prôner l'allaitement maternel à cette époque, précise G. Rodis-Lewis. On ignore si l'enfant fut confié totalement à cette nourrice qui lui survécut et à qui il versa une pension jusqu'à la fin de sa vie, ou si celle-ci vint vivre chez la grand-mère maternelle.

À propos de la mort de la mère, il faut relever que René a toujours ignoré le petit frère aussitôt disparu. Comment a-t-on pu lui laisser croire que c'était sa naissance à lui qui avait coûté la vie à la mère ? En pleine maturité, Descartes écrit :

« Étant né, écrit-il à la princesse Élisabeth, d'une mère qui mourut peu de jours après ma naissance d'un mal de poumon, causé par quelque déplaisirs, j'avais hérité d'elle une toux sèche et une couleur pâle (...) qui faisait que tous les médecins (...) me condamnaient à mourir jeune »²⁶.

Ce « non-dit » a, semble-t-il, plusieurs conséquences :

— l'existence donc d'un sentiment (inconscient) de culpabilité d'être ainsi la « cause » de la mort de la mère, ce qui permet de comprendre à la fois l'exil et le rattachement « à vie » à cette mère via ses rentes, « cause » et culpabilité inconsciente par la suite projetées dans un mouvement œdipien sur la figure du père, et ceci d'autant plus que celle qui éleva avec la nourrice le petit René fut une grand-mère maternelle qui n'aimait pas son gendre qu'elle tenait pour responsable dans la mort de sa fille.

— le maintien dans la « psyché » de l'enfant Descartes d'un « endroit » — une crypte²⁷, un « attracteur étrange » disions-nous plus haut — où le « fantôme » de l'autre enfant a sa place, cet autre étant confondu à soi-même²⁸ ;

— l'existence vraisemblable d'angoisses de mort importantes chez le jeune enfant Descartes que les médecins de l'époque craignent continuellement voir mourir ! Nous sommes ici dans une configuration proche de celle de Pascal : épreuve de séparation précoce d'avec la mère, épreuve tempérée par la présence d'une grand-mère (chez Pascal une grande sœur) et d'une nourrice. La présence vraisemblable chez cet enfant, d'un développement précoce du Moi, puis de la pensée pour combattre une dépression véritable.

²⁶ Rodis-Lewis G., *Descartes : biographie*, Paris, Calmann-Lévy, 1995. Comme le dit G. Rodis-Lewis dans une interview dans *Le magazine littéraire* (n° 342, avril 1996) et à qui l'on doit une biographie récente de Descartes (1995), *Descartes : biographie, op. cit.* : « Il y a une grande biographie de Descartes qui date de la fin du XVIIe siècle, très précieuse. Elle a été récemment réimprimée : celle d'Adrien Baillet (*Vie de Monsieur Descartes*, Ed. La Table Ronde). Il a sauvé des textes qui depuis se sont égarés. Par exemple, le très important récit des songes dont on ne connaîtrait rien sans sa biographie. Mais Baillet avait un défaut : sur les nombreux points sur lesquels il avait une incertitude ou une ignorance, il inventait. Ainsi a-t-il commis un certain nombre d'erreurs : sur la noblesse de la famille de Descartes, il a été abusé par les petits-neveux ; il a confondu le grand-père qui était médecin avec un autre Pierre Descartes qui avait libéré Poitiers assiégé par les protestants. Il a affirmé que, cadet d'une grande famille, Descartes était destiné à l'armée, ce qui est faux. Il s'est trompé sur les dates de la scolarité (il donne : Pâques 1604 à 1612), ce qui a une certaine importance parce qu'en dépend le nom de son professeur de philosophie ».

²⁷ Abraham N. & Torok M., *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978. Pour ces auteurs, le monument où gît un « cadavre exquis » est liée à un refoulement qu'ils qualifient de « conservateur », à la différence de celui, « dynamique », de l'hystérique.

²⁸ Les travaux des psychiatres et psychanalystes d'enfants au sujet de la transmission transgénérationnelle de « non-dit » et secret par rapport à des enfants « mort-nés » nous on appris combien la « place de ces morts » pouvait parfois s'exprimer dans des symptômes psychiques – comme les délires —, des symptômes somatiques voire des actes de création ; Cf. Diatkine G., « Chasseur de fantôme : inhibition intellectuelle, problèmes d'équipe et secret de famille », in *Psychiatrie de l'enfant*, 27, (1), 1984, pp.223-248 ; Rouchy J.C., « Réceptacle d'un secret : jeux interdits », in *Connexions*, 60, 1992, pp.59-78 ; Aulagnier P., *La violence et l'interprétation : Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF, 1975 ; *L'apprenti-historien et le maître sorcier*, Paris, PUF, 1984 ; Penot B., *Figures du déni*, Paris, Dunod, 1989 ; Faimberg M., « Le télescopage des générations : à propos de la généalogie de certaines identifications », in *La transmission de la vie psychique entre générations* Paris, Dunod, 1993, pp.59-81 ; PirLOT G. & Lefrançois E., « Le compagnon imaginaire : nouvelles hypothèses psychopathologiques en rapport avec la transmission psychique transgénérationnelle », in *Évolution Psychiatrique* (Dunod), n°4, 1999, 779-789.

Cette santé fragile amène René à avoir un précepteur pour apprendre à lire et écrire. De 1597 à 1606 (donc jusqu'à l'âge de 10 ans), Descartes est ainsi élevé à La Haye chez sa grand-mère maternelle et par sa nourrice qu'il n'oubliera jamais financièrement et qui lui survivra. Ajoutons ce que nous écrivions plus haut, à savoir que cette grand-mère maternelle chez qui il a été élevé avant son entrée au collège n'avait pas beaucoup d'affection pour son gendre, le père de Descartes, sensé avoir été la cause de la maladie de sa fille morte après l'accouchement.

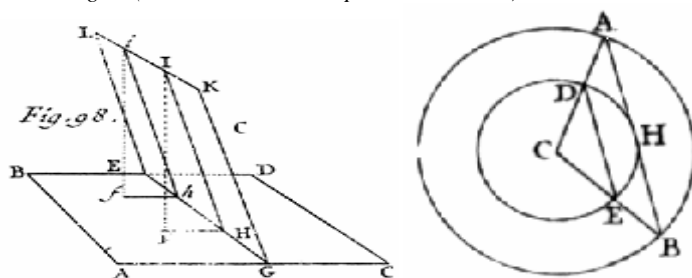
Nous serions assez enclins à voir une forme de fidélité à la mémoire de cette grand-mère maternelle, et à celle de la figure maternelle, les motifs inconscients de cette « révolte » envers l'autorité du père et de ses pairs chez Descartes : une fois le bac obtenu, Descartes refusa en effet les offres du père à prendre une charge judiciaire. Par la suite, sa volonté de construire une méthode scientifique et philosophique nouvelle répondit au désir de s'affranchir également de l'autorité de ses pairs en scolastique. N'est-ce ces images de ces pères/pairs, « mauvais pères » qui devaient revenir, des années plus tard, sous la forme de « Mauvais Génie » .

Lorsque René a quatre ans, son père se remarie vers 1600 avec une Bretonne, Anne Morin, dont il eut un autre fils et une fille. Tandis que les relations avec son frère aîné furent toujours tendues, René maintient avec sa sœur et son beau-frère d'excellents rapports (Rodis-Lewis, p. 21). Du fait de sa mauvaise santé, René n'est envoyé au collège des jésuites de La Flèche qu'à l'âge de dix ans, lorsqu'un parent de la famille (du côté maternel), le Père Charlet, se trouve y être nommé. Le Père Charlet lui a obtenu un régime particulier qui a beaucoup contribué à favoriser son développement intellectuel et l'amélioration de sa santé et de son teint pâle : il pouvait rester la matinée dans son lit à lire et à méditer. « Vous m'avez tenu de père pendant tout le temps de ma jeunesse », lui écrira-t-il, reconnaissant de « l'affection » que celui-ci lui a toujours fait la faveur de lui témoigner »²⁹.

La Flèche, fondée trois années avant que Descartes y arrive, inaugurée par Henri IV et confiée aux pères jésuites avait la mission de former et de sélectionner les meilleurs esprits de ce temps. Malheureusement, les dons d'observateur de la nature dont il avait fait preuve lors de ses années d'enfance dans la campagne furent bien mal utilisés à son grand regret. Descartes y aime cependant les mathématiques, les sciences et la philosophie, de même que les épopées et la poésie, plus que la rhétorique ou la théologie. Les maîtres de Descartes à La Flèche ont été frappés des dons exceptionnels de leur jeune élève en mathématiques³⁰. Par la suite, Descartes n'a pas cessé de souligner la valeur exemplaire de cette science pour donner à l'esprit le sens de la rigueur et le goût

²⁹ Descartes, lettre du 9 février 1645, citée par Rodis-Lewis, pp.27-8.

³⁰ Jusqu'au moment où il rédige le *Discours de la méthode* (dont l'un des essais est *La Géométrie*, et, auparavant *Les règles pour la direction de l'esprit* (publié seulement en 1908), Descartes a pratiqué avec ardeur et bonheur les mathématiques. Sa correspondance avec les plus grands mathématiciens de ce temps — qui en compte beaucoup (Fermat, de Beaune, Petit, Hardy, Mydorge, Roberval, Desargues, et plus tard le jeune Pascal) témoigne de son incessante activité en cette matière. Son apport principal consiste dans l'application des méthodes de l'algèbre (réformée par Viète au début du siècle) aux problèmes traditionnels de la géométrie tels qu'ils ont été pratiqués sans changement majeur depuis l'antiquité grecque (Apollonius et Archimède notamment). C'est parce qu'il veut épargner une inutile fatigue à l'imagination que Descartes invente le moyen d'exprimer les relations géométriques (entre les droites et les courbes) en équations algébriques, fondant par là ce que l'on appellera la géométrie analytique. *Il est le premier à « topologiser » « l'espace géométrique » en utilisant le système des coordonnées rectangulaires qui permettent de rapporter les différents points d'une courbe à deux axes ayant même origine (coordonnées dites depuis cartésiennes).*



de l'exactitude. Sans les mathématiques, comment cet esprit, trop tôt touché par le déséquilibre et l'amputation de la figure maternelle, aurait trouvé la mesure, l'ordre et donc la quiétude³¹ ?

Grand lecteur, il s'était trouvé embarrassé de doutes et d'erreurs ; certes, les mathématiques l'avaient séduit par l'évidence de leurs raisons, mais la philosophie et les sciences qui en dépendent n'atteignaient, estimait-il que le vraisemblable et n'étaient par conséquent d'aucune utilité pratique. Aussi, aima-t-il par-dessus tout l'indépendance de sa pensée par rapport aux idées reçues : « jeune encore, je m'efforçais de trouver par moi-même »³² - N'entend-on pas dans cette affirmation l'aveu de solitude d'un enfant ayant dû se développer sans les pensées maternelles ? - « Dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables », écrira-t-il dans la première partie du Discours de la méthode.

Comme le note F. Alquié³³, l'enseignement que reçu Descartes à La Flèche fut un enseignement sans unité : d'un côté, une philosophie qui « ne donne aucune assurance » dans les fins à poursuivre et qu'il décrit comme « les écrits des livres anciens païens qui traitent des mœurs à des palais forts superbes et forts magnifiques qui n'étaient bâtis que sur du sable et de la boue », et de l'autre une mathématique qui « lui plaisait à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons », mais essentiellement orientée vers des applications pratiques : arpentages, cartographie, architecture. Descartes s'étonne alors qu'on n'ait « rien bâti depuis de plus élevé », c'est-à-dire qu'on n'ait pas essayé de fonder sur elle une science permettant à l'homme de se conduire en la vie, de résoudre les problèmes que pose chaque jour la recherche du bonheur, et ceci d'autant plus que les jésuites de La Flèche ne sont pas insensibles aux succès de Galilée, qu'on célèbre dans le collège en 1611.

Relation mère-nourrisson et théorie de la pensée chez W.R. Bion

Abordons maintenant quelques aspects de la relation précoce mère-enfant qui peuvent nous aider à comprendre combien l'intelligence de Descartes put servir de défense contre certains effondrements. Si la mère est bien un « appareil à penser les pensées » de l'enfant, posons-nous aussi la question de savoir si le « Cogito », « Les règles de directions de l'esprit », « La Méthode » ne furent pas dès lors autant « d'appareils à penser les pensées » pour celui qui, précisément, fut privé très tôt des pensées de celle qui, pour le nourrisson, offre le premier « écran de réflexion » puisque se trouvant être le premier miroir comme l'a dit Donald W. Winnicott³⁴ ? Rappelons, en ce qui concerne la fonction maternelle, qu'il s'agit d'une fonction de support que le Moi de la mère assure auprès de son enfant. Winnicott désigne cette relation entre la mère et le bébé par le terme de « relation au Moi » (*ego-relatedness*), littéralement « relation que le Moi entretient avec lui-même » et qui, singulièrement, relève de « la capacité d'être seul en présence de la mère ».

Venons-en à la relation mère-nourrisson et la théorie de la pensée chez W.R. Bion. Wilfred Ruprecht Bion est né aux Indes en 1897. Il fait des études d'histoire puis de médecine et de psychiatrie, et devient disciple de Mélanie Klein. Pendant la seconde guerre mondiale, il travaille

³¹ Le début de *La Géométrie* montre bien en quoi consiste cette nouvelle méthode de réduction des problèmes géométriques à ceux, plus simples et plus faciles, de l'algèbre : après avoir comparé les opérations de l'arithmétique à celles de la géométrie « touchant les lignes qu'on cherche », Descartes ajoute : « Ainsi, voulant résoudre quelque problème, on doit d'abord le considérer comme déjà fait, et donner des noms à toutes les lignes qui semblent nécessaires pour le construire, aussi bien à celles qui sont inconnues qu'aux autres. Puis, sans considérer aucune différence entre ces lignes connues et inconnues, on doit parcourir la difficulté selon l'ordre qui montre, le plus naturellement de tous, en quelle sorte elles dépendent mutuellement les unes des autres... ». On reconnaît là la méthode des équations algébriques pour lesquelles Descartes propose une notation qui sera retenue par la suite (a, b, c, x, y, z). Il montre, « la relation et la convenance mutuelle de l'arithmétique et de la géométrie ». On peut ainsi prendre appui sur l'une pour résoudre les problèmes de l'autre, et réciproquement. Par la suite, l'idée de relations entre mathématiques, géométrie et physique (voire physiologie) lui viendra des conversations avec Beeckman à Bréda en 1618.

³² Descartes : *Discours de la Méthode*, op. cit.

³³ Alquié F., *Descartes*, Pais, Hatier, 1956, pp.16-26.

³⁴ Winnicott D.W., « L'angoisse associée à l'insécurité », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, P.B. Payot, 1952, pp.126-130.

comme directeur du secteur de rééducation à l'hôpital psychiatrique militaire. Il y expérimente les petits groupes, puis, après guerre, continue ses études sur les groupes à la clinique Tavistok de Londres. Après avoir été pendant deux ans Président de la Société britannique de psychanalyse, il fait des séminaires en Amérique du Sud, puis s'installe à Los Angeles de 1968 à 1979. Il meurt en Angleterre en 1979. Outre ses premiers travaux sur les groupes, Bion établit une théorie basée sur la relation contenant/contenu et le rapport entre la pensée et « l'appareil à penser »³⁵. Il présente un modèle de la pensée basé surtout sur celui de la digestion qui sera repris par plusieurs auteurs français (McDougall, Green, Anzieu - les « enveloppes psychiques »).

Bion pose comme postulat qu'à l'origine, il existe une pensée sans appareil à penser, c'est-à-dire une pensée sans capacité de penser. C'est une pensée primitive, primaire, une pensée-acte dont les produits font retour sur elle-même, détruisant sa capacité d'établir des liens. Cette pensée ne sert pas à penser mais éclate, morcelle et éparpille. Elle ne signifie pas, ne représente pas. Elle est faite de choses en soi. Bion appelle cela les « éléments Bêta », ou « l'impensant ». Ces *protopensées* sont des sentiments de dépression, de persécution, de culpabilité, des éléments hallucinatoires liés par le sentiment d'une catastrophe, d'une mort physique. Ce sont des impressions sensorielles, des vivances émotionnelles dont le nourrisson doit se libérer en les expulsant par identification projective.

Il y a une fonction Alpha (a) qui transforme les éléments Bêta (b) en contenu psychique, c'est-à-dire qui donne des formes au pensable. Cette fonction provient du Moi, de l'environnement maternel. La fonction (a) est un contenir (à la fois contenant et contenu) des sensations, des affects, des angoisses primordiales, des morceaux de pulsion. Les éléments (b) sont alors transformés en éléments (a) susceptibles de subir de nouvelles transformations (souvenir, refoulement...) et servent à former la pensée onirique, le pensé inconscient de la veille, les rêves, les souvenirs. Ce sont des modèles sonores, visuels, olfactifs, etc. qui permettent une symbolisation primaire. Cette fonction donne la possibilité de se représenter ses propres contenus psychiques.

« L'appareil à penser » a ainsi pour but de décharger le psychisme de l'excès de stimuli qui l'accable. La fonction (a) suit des règles de survie (le plaisir premier). Les éléments (b) sont moins l'impensable que « l'impensant » (ils pourraient être formulés mais ne fabriquent rien). Pourtant, les rêves, les pensées oniriques de même que l'interprétation analytique permettent une transformation des éléments Bêta en éléments Alpha.

L'ensemble formé par la prolifération des éléments a donné la « barrière de contact » qui assume la fonction d'une membrane semi-perméable, divisant les phénomènes mentaux en deux groupes : endormi/éveillé, inconscient/conscient, passé/futur. Cette barrière peut être comparée à l'acte de rêver, protecteur du sommeil. Elle empêche que les fantasmes et les stimuli endopsychiques ne soient perturbés par la perception de la réalité. Elle protège le contact qu'on peut avoir avec la réalité en évitant que celle-ci soit déformée par les émotions d'origine interne. Si la barrière de contact est détruite, les éléments (a) sont dépouillés de leurs caractéristiques et se convertissent en éléments (b) auxquels se joignent des vestiges du Moi et du Surmoi. C'est ce qui forme les « objets bizarres » de la psychose. La fonction (a) peut-être détériorée ou insuffisamment développée. Les patients psychotiques ne sont ni endormis, ni éveillés. Ils ne sont pas capables de rêver. Ce qu'ils produisent sont des phénomènes hallucinatoires. Chez eux ou chez l'être humain ayant construit une relation à l'autre de type psychotique, il y a des éléments (b) encore bruts, jamais liés, et d'autres qui ont été élaborés mais qui sont désormais détruits.

³⁵ Bion W. R. (1954), « Notes sur la théorie de la schizophrénie » ; « Le développement de la pensée schizophrénique » ; « Différenciation des personnalités psychotiques et non psychotiques » ; « L'hallucination » ; « Attaques contre la liaison ». in *Réflexion faite*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983. Bion W. R. (1970), *Attention et Interprétation*, Paris, Payot, 1974. Bion. W.R., (1973), *Entretiens psychanalytiques* Paris, Gallimard, 1980. Bion W.R., *Aux sources de l'expérience*, PUF, 1979.

La Mère est, dans ce contexte, le contenant, métaboliseur des sensations projetées en elle par l'enfant. Elle fait que la faim devienne satisfaction, la souffrance plaisir, la solitude compagnie, la peur de mourir tranquillité. Cette aptitude est la capacité de rêverie, la Mère sachant accueillir les projections, les besoins du bébé. Elle permet à l'enfant d'entrer dans la position dépressive, celle-ci étant une phase de réintégration de tout ce qui a été projeté à l'extérieur. Si l'enfant n'y accède pas, il n'aura que des éléments fragmentés et ne pourra vivre que des situations de dispersion. W.R. Bion relativise la causalité entre mauvais environnement et maladie (mère schizophrénogène, Cf. l'œuvre de P.C. Racamier à cet égard), ne voyant dans cet environnement qu'un effet aggravant, la cause première étant plutôt constitutionnelle. L'un de ses thèmes de prédilection est le lien entre psychique et physique. Cependant, inspiré par ses expériences sur les groupes il décrit alors l'importance de la relation (*link*), et ses ouvrages les plus accessibles sont précisément ceux qu'il écrit sur les groupes, dans lesquels il voit trois modes de relations :

- parasitaire (au détriment d'un partenaire) ;
- symbiotique (enrichissement mutuel) ;
- commensale (les deux existent sans s'influencer)

Ces liens peuvent être de trois ordres : *connaître* l'autre, *l'aimer*, *le haïr* :

Il décrit par des signes ces trois formes de « liens » :

— K (*Knowledge*) : *connaissance*, au sens de désir de savoir par l'expérience de certaines choses, découverte de l'inconnu, du mystère. C'est la pulsion épistémophilique de M. Klein en moins négatif, moins intrusif (c'est le seul lien auquel doit répondre l'analyste). À côté de K, existe un K négatif : — K, qui revêt deux aspects :

— la connaissance définitive, l'omniscience, l'omnipotence, illusion du tout savoir des théoriciens qui croient être « en possession » du savoir, « puissance du connaître en moi », Descartes, *Méditation Quatrième*).

— l'attaque de la connaissance (connaissance psychotique) : chez Descartes cette « attaque » est représentée par le « *Dieu trompeur* » de la Troisième Méditation et le *Malin génie*.

— L (Love) et L (faux amour) : sentimentalisme, déni de la haine de Winnicott.

— H (Hate) et H (hypocrisie).

La relation se met ainsi en formules (exemple : xKy).

Dès lors peut-on avancer que cet enseignement reçu à La Flèche, pourtant riche et divers, offrit, du fait de son « manque d'unité » comme nous l'a dit F. Alquié, une forme de « souffrance psychique » *a minima* chez le jeune Descartes, celle, vraisemblablement, de laisser certains (b) en lui, certaines « inconnues » dispersées et à la périphérie de lui-même. Le désir, l'intuition, la volonté d'aller vers une union des éléments dispersés des différentes sciences de son temps permirent donc de « réunir » un Moi-sujet menacé subrepticement de dislocation.

Plusieurs mères, deuil non fait de la mère, « loucherie psychique » et amour pour les femmes qui louchent

Descartes eut donc plusieurs mères, de là peut-être ce goût pour aimer les femmes atteintes de « loucherie ». Au titre d'une association un peu scabreuse, nous l'avouons, on peut se poser la question de savoir si l'aspect « dédoublé » des figures maternelles dans son psychisme (sa mère, sa nourrice, sa grand-mère maternelle) ne déterminèrent pas une forme de « loucherie psychique » qui ne se « dévoila » pas dans son premier sentiment amoureux, qui se « cristallisa », comme dit Stendhal, chez une jeune fille présentant une loucherie c'est-à-dire quelqu'un « qui voit double » et qui, chez l'autre — ici Descartes — peut susciter le même « trouble » : À 51 ans, Descartes, livrant

une émotion personnelle « analysée » par lui par la suite, écrit dans une lettre à Chanut (6 juin 1647, AT, 56-57) :

« J'aimais, une fille de mon âge, qui était un peu louche ; au moyen de quoi l'impression qui se faisait par la vue de mon cerveau, quand je regardais ses yeux égarés, se joignait tellement à celle qui s'y faisait pour émouvoir en moi la passion de l'amour, que longtemps après, en voyant des personnes louches, je me sentais plus enclin à les aimer qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avaient ce défaut ; et je ne savais pas que ce fut pour cela. Au contraire depuis que j'y ai fait réflexion, et que j'ai reconnu que c'était un défaut, je n'en ai plus été ému ».

Revenons au couple mère-bébé, puisque comme l'a dit Winnicott, « le bébé seul n'existe pas » (« la situation qui précède les relations à l'objet se présente de la façon suivante : ce n'est pas l'individu qui est la cellule mais une structure constituée par l'environnement et l'individu »³⁶). En fait, quand le bébé au sein regarde le visage de la mère, il se voit en quelque sorte « en reflet » dans le visage maternel. Cela correspondant au stade de l'identification primaire³⁷. La répétition de cette expérience que l'enfant vivra, notons-le, lui permettra de voir dans le regard maternel tantôt son propre visage, tantôt celui de la mère. A. Green précise qu'à partir de cette expérience perceptive, le bébé passera de la projection à la perception de la réalité, celle de son intérieur et celle extérieure³⁸ : cela correspondra au processus de séparation du non-Moi et du Moi, processus qui s'opère selon un rythme variable en fonction de l'environnement et qui aboutit à l'élaboration de l'idée de la personne de la mère³⁹.

Est-ce de cette expérience de la relation précoce à la mère et de la perception de son absence/présence dont il s'agit, au-delà des arguments philosophiques, dans l'expérience, par la pensée, de la perception d'un morceau de cire changeant de forme ? Relevons en effet que dans les six méditations des *Méditations métaphysiques*⁴⁰, Descartes, qui ne cite ni ne mentionne personne et ne s'appuie sur aucune autorité (pas même celle de ses Maîtres scolastiques et des vérités logiques), chemine seul, pas à pas, relatant son expérience comme s'il la formulait à haute voix au fur et à mesure qu'elle se déroule. Ce tête-à-tête que Descartes a avec lui-même s'apparente à ce que Platon appelle, dans le *Théétète* (189e, 263e), le dialogue intérieur de l'âme avec elle-même⁴¹, sauf que

³⁶ Funk-Brentano I., « Donald W. Winnicott (1896-1971) », in *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant*, B. Golse (dir.), Paris, Masson, 1992, pp.78-92.

³⁷ Winnicott D.R. (1967), « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971, pp.203-214.

³⁸ Green A., « La royauté appartient à l'enfant », in *D.W. Winnicott*, L'ARC, Paris, 1990, pp.4-12.

³⁹ Frith U., *L'énigme de l'autisme*, Paris, O. Jacob, 1992 ; Fonagy P., « La compréhension des états psychiques, l'interaction et le développement du self », in *Devenir*, 1, 4, 1999, pp.7-22. Rappelons que celle-ci, en vogue actuellement dans le champ de développement normal et de la pathologie autistique, vise à rendre compte du fait qu'au cours de son développement précoce, le bébé doit peu à peu accéder à l'idée que l'autre à un monde de représentation qui lui appartient, c'est-à-dire qu'il peut avoir des pensées, des désirs, des projets, et que ces différents contenus de pensée peuvent être différents des siens. Récemment le psychanalyste anglais P. Fonagy a montré qu'il existe des précurseurs de cette théorie de l'esprit, en particulier ce qu'il appelle « la capacité réflexive » qui correspond à l'intégration par l'enfant que lui-même et l'autre fonctionne en terme « d'état mentaux ».

⁴⁰ Descartes R. (1641), *Méditations métaphysiques* (bilingue), Paris, GF. Flammarion, 1979, pp.89 sq.

⁴¹ La vie de l'âme, est la manière dont « l'âme » garantit l'unité du mouvement, par exemple celui d'un « appareil psychique » dont elle serait la *métaphore totalisante*, enjambant sans vergogne la différence entre « esprit », appareil psychique et corps. À la différence de psyché, elle n'accepte pas la coupure de la langue, de la subjectivité, et cherche son double. Il y a en elle quelque chose d'une subjectivité qui se résout mal à la « sexion » du symbolique/sexuel puisqu'au fond d'elle, Éros, l'« amour » veut toujours déborder le sexuel-génital. L'âme est, dans sa nature mystique et sentimentale. En tant qu'union du corps et de l'esprit, l'âme serait, en ce sens, mieux que la pulsion qui nécessite la frontière entre le somatique et le psychique, la pointe « émue » de celle-ci, sans séparation entre le corps et l'esprit (la psyché). Elle serait solidaire de la pulsion, de son origine excitationnelle somatique à ses résultantes, affect et représentations confondus. Naît d'une séparation avec un être cher par exemple, l'âme ne peut se résoudre à la perte « corps et âme » de celui-ci. En d'autres termes, « membrure de l'intersubjectivité », comme dirait Merleau-Ponty²⁰⁹ l'âme serait le lieu d'appel de cet autre ignoré en nous que le travail psychique tenterait de retrouver. Au plus banal, cet appel est un simple appel d'amour. L'âme naît d'amours malheureuses et de leurs nostalgies. Autant de nostalgies, autant d'âme (s) pourrions-nous écrire. Déception d'un amour jamais comblé. L'âme serait ainsi le témoignage de l'émotion que suscitent la perte et la souffrance

chez Descartes s'y ajoute la conversation avec d'autres personnes – Cf. Les « Réponses » et « Objections » aussi bien aux *Méditations métaphysiques* que les *Lettres* dans le *Discours de la Méthode*.

Les Trois rêves de Descartes et le besoin d'un contenant de pensée pour des contenus « explosifs »

En 1619, après un an en Hollande, René Descartes se rend au Danemark, assiste au couronnement du roi Ferdinand de Bohême et s'engage dans les troupes du duc catholique Maximilien de Bavière qui rassemble ses soldats pour la guerre de Trente ans. Il s'installe pour l'hiver dans un petit village d'Allemagne, probablement près d'Ulm, au début de novembre 1619 et serait allé à la recherche des Rose-Croix — sans les avoir rencontrés — déclinant toujours toutefois son appartenance à cette confrérie. À Neubourg sur le Danube, Descartes trouve un endroit où il peut travailler dans la solitude. S'est-il engagé au printemps ? Il a sans doute dû approcher certaines batailles car il donne des petits détails pittoresques comme celui du soldat qui se croit blessé alors que c'est sa ceinture qui le gêne, ou l'aventure du soldat dont la cuirasse a été touchée par un boulet et qui n'a pas été blessé. Il a donc vu des batailles. Mais s'est-il vraiment engagé dans l'armée de Bavière ? Nous n'en savons rien car dès ce moment, il trouve son « chemin », celui déjà approché dans les discussions avec Beeckman de l'explication de la nature selon un modèle mathématique.

Les nuits 10 et 11 novembre 1619, seul devant son poêle, Descartes est visité par trois songes qui le bouleversent, lui révèlent le « fondement d'une science admirable » et déterminent en lui des décisions qui engagent son avenir entier. La source latine du texte de ces rêves est un document autobiographique latin de René Descartes rédigé peu après la nuit du 10 au 11 novembre 1619, soit à la fin de 1619 ou au début de 1620. Ce document était contenu sous le titre « Olympica » dans un cahier comprenant sept séries de notes ou d'exposés sommaires. Apparemment, le titre devrait se comprendre comme le « chemin vers l'Olympe », soit la voie vers la connaissance. L'original latin qu'utilise Baillet a été consulté par Leibniz qui en a pris quelques notes, notes qui indiquent que le biographe est fidèle au document original (dont les notes relatives au pèlerinage de Lorette puis du projet de traité semblent toutefois dater du 23 septembre 1620).

Descartes nous apprend ainsi que le dixième de novembre mil six cent dix-neuf, s'étant couché tout rempli de son enthousiasme, et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable, il eut trois songes consécutifs en une seule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut⁴². Relevons que Descartes reprit plus tard, en partie, le « contexte » dans lequel apparurent ces rêves, dans l'ouverture de la seconde partie du *Discours de la méthode* (1637, 1966, p.41) »...

« Enfermé seul dans un poêle, où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées. Entre lesquelles, l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, fait de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé ».

Premier rêve :

d'avoir perdu l'amour originel. À leur manière les sujets état-limite dont nous avons vu les angoisses d'abandon, les individus post-modernes dont nous avons souligné la dépression masquée et/ou essentielle, seraient des êtres en quête d'âme (...) Car née de la séparation, de la mort, confrontée au vide, voire synonyme de ce vide, l'âme est fondamentalement amoureuse, ce qui explique sa propension au voyage, à l'impossibilité de résidence : « l'âme n'a pas de maison » comme l'écrit Laurence Kahn, in *La petite maison de l'âme*, Paris, Gallimard, 1993, pp. 31-105).

⁴² Cart. Olymp. inuit. Ms. Référence abrégée au début des Olympiques, soit la section intitulée les Olympiques d'un petit cahier manuscrit. Il s'agit du « petit registre en parchemin » inventorié sous la lettre C au moment du décès de Descartes. Le texte qui suit, à l'alinéa, est rédigé à partir de ce cahier.

« Après donc s'être endormi, son imagination se sentit frappée de la représentation de quelques fantômes qui se présentèrent à lui ⁴³, et qui l'épouvantèrent de telle sorte que, croyant marcher par les rues, il était obligé de se renverser sur le côté gauche pour pouvoir avancer au lieu où il voulait aller, parce qu'il sentait une grande faiblesse au côté droit dont il ne pouvait se soutenir. Étant honteux de marcher de la sorte, il fit un effort pour se redresser, mais il sentit un vent impétueux qui, l'emportant dans une espèce de tourbillon, lui fit faire trois ou quatre tours sur le pied gauche. Ce ne fut pas encore ce qui l'épouvanta. La difficulté qu'il avait de se traîner faisait qu'il croyait tomber à chaque pas, jusqu'à ce qu'ayant aperçu un collège ouvert sur son chemin, il entra dedans pour y trouver une retraite et un remède à son mal.

Il tâcha de gagner l'église du collège où sa première pensée était d'aller faire sa prière, mais s'étant aperçu qu'il avait passé un homme de sa connaissance sans le saluer, il voulut retourner sur ses pas pour lui faire civilité et il fut repoussé avec violence par le vent qui soufflait contre l'église. Dans le même temps il vit au milieu de la cour du collège une autre personne qui l'appela par son nom en des termes civils et obligeants et lui dit que s'il voulait aller trouver Monsieur N. il avait quelque chose à lui donner ⁴⁴.

M. Descartes s'imagina que c'était un melon qu'on avait apporté de quelque pays étranger. Mais ce qui le surprit davantage fut de voir que ceux qui se rassemblaient avec cette personne autour de lui pour s'entretenir étaient droits et fermes sur leurs pieds, quoiqu'il fût toujours courbé et chancelant sur le même terrain et que le vent qui avait pensé le renverser plusieurs fois eût beaucoup diminué. Il se réveilla sur cette imagination et il sentit à l'heure même une douleur effective qui lui fit craindre que ce ne fût l'opération de quelque mauvais génie qui l'aurait voulu séduire ⁴⁵. Aussitôt il se retourna sur le côté droit, car c'était sur le gauche qu'il s'était endormi et qu'il avait eu le songe. Il fit une prière à Dieu pour demander d'être garanti du mauvais effet de son songe et d'être préservé de tous les malheurs qui pourraient le menacer en punition de ses péchés, qu'il reconnaissait pouvoir être assez griefs pour attirer les foudres du ciel sur sa tête, quoiqu'il eût mené jusque-là une vie assez irréprochable aux yeux des hommes ».

Second rêve :

« Dans cette situation, il se rendormit après un intervalle de près de deux heures dans des pensées diverses sur les biens et les maux de ce monde. Il lui vint aussitôt un nouveau songe dans lequel il crut entendre un bruit aigu et éclatant qu'il prit pour un coup de tonnerre. La frayeur qu'il en eut le réveilla sur l'heure même et, ayant ouvert les yeux, il aperçut beaucoup d'étincelles de feu répandues par la chambre. La chose lui était déjà souvent arrivée en d'autres temps et il ne lui était pas fort extraordinaire en se réveillant au milieu de la nuit

⁴³ Fantômes : fantasmata (latin phantasma. « spectre » et « représentation imaginaire »). Désigne les personnages qui seront représentés dans le récit qui suit, et plus généralement les images ou représentations constituant le rêve. Cette interprétation se trouve confirmée par l'analyse d'Adrien Baillet lui-même, dans son abrégé de la Vie de Descartes en 1693. En effet, s'il n'y reproduit pas les récits de rêves, le biographe les évoque précisément ainsi : « il eut trois songes consécutifs, mais assez extraordinaires pour s'imaginer qu'ils pouvaient lui être venus d'en haut. Il crut apercevoir à travers de leurs ombres les vestiges du chemin que Dieu lui traçait... » (les « Olympiques », p. 39).

⁴⁴ Ce « Monsieur N » est-il un nouveau personnage ou la personne que Descartes a négligé précédemment de saluer ? Sans doute un nouveau personnage. Par ailleurs, la phrase de Baillet est ambiguë : « [il] lui dit que s'il voulait aller trouver Monsieur N. il avait quelque chose à lui donner » ; cela peut vouloir dire : « il a quelque chose à vous donner » ; ou encore : « j'ai quelque chose à lui donner ». C'est la première interprétation qui est bonne, car par la suite on verra que c'est bien à Descartes qu'on voulait donner un melon. Ainsi le fait de savoir spontanément de quoi il s'agit — d'un melon — rend compte de la conscience spontanée du rêveur à propos du symbole qu'est le melon et qu'il voudra expliquer.

⁴⁵ Descartes croit d'abord que ce premier songe ne lui est pas « venu d'en haut », mais bien d'un « mauvais esprit », « malus Spiritus », que Baillet traduit en « mauvais Génie », et ceci à la faveur d'une douleur au côté gauche sur lequel il était couché.

d'avoir les yeux assez étincelants pour lui faire entrevoir les objets les plus proches de lui. Mais en cette dernière occasion, il voulut recourir à des raisons prises de la philosophie et il en tira des conclusions favorables pour son esprit, après avoir observé en ouvrant puis en fermant les yeux alternativement la qualité des espèces qui lui étaient représentées. Ainsi, sa frayeur se dissipa et il se rendormit dans un assez grand calme ».

Troisième rêve :

« Un moment après, il eut un troisième songe, qui n'eut rien de terrible comme les deux premiers. Dans ce dernier, il trouva un livre sur sa table sans savoir qui l'y avait mis. Il l'ouvrit et, voyant que c'était un dictionnaire, il en fut ravi dans l'espérance qu'il pourrait lui être fort utile. Dans le même instant, il se rencontra un autre livre sous sa main qui ne lui était pas moins nouveau, ne sachant d'où il lui était venu. Il trouva que c'était un recueil des poésies de différents auteurs, intitulé *Corpus poetarum* etc.⁴⁶. Il eut la curiosité d'y vouloir lire quelque chose et à l'ouverture du livre il tomba sur le vers 'Quod vitae sectabor iter ? Etc. ' (« Quelle voie suivrais-je dans la vie ? »)⁴⁷.

Au même moment il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui présenta une pièce de vers, commençant par 'Est et non', et qui la lui vantait comme une pièce excellente⁴⁸. M. Descartes lui dit qu'il savait ce que c'était et que cette pièce était parmi les idylles d'Ausone qui se trouvaient dans le gros recueil des poètes qui était sur sa table. Il voulut la montrer lui-même à cet homme et il se mit à feuilleter le livre dont il se vantait de connaître parfaitement l'ordre et l'économie. Pendant qu'il cherchait l'endroit, l'homme lui demanda où il avait pris ce livre et M. Descartes lui répondit qu'il ne pouvait lui dire comment il l'avait eu, mais qu'un moment auparavant il en avait manié encore un autre qui venait de disparaître, sans savoir qui le lui avait apporté, ni qui le lui avait repris.

Il n'avait pas achevé qu'il revit paraître le livre à l'autre bout de la table. Mais il trouva que ce dictionnaire n'était plus entier comme il l'avait vu la première fois. Cependant, il en vint aux poésies d'Ausone, dans le recueil des poètes qu'il feuilletait et, ne pouvant trouver la pièce qui commence par 'Est et non', il dit à cet homme qu'il en connaissait une du même poète encore plus belle que celle-là et qu'elle commençait par 'Quod vitae sectabor iter ? '. La personne le pria de la lui montrer et M. Descartes se mettait en devoir de la chercher lorsqu'il tomba sur divers petits portraits gravés en taille douce, ce qui lui fit dire que ce livre était fort beau, mais qu'il n'était pas de la même impression que celui qu'il connaissait. Il en était là, lorsque les livres et l'homme disparurent et s'effacèrent de son imagination, sans néanmoins le réveiller.

Ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que doutant si ce qu'il venait de voir était songe ou vision⁴⁹, non seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât. Il jugea que le dictionnaire ne voulait dire

⁴⁶ À côté du titre abrégé (*Recueil des poètes*), Baillet donne l'indication suivante : « Divisé en 5 livres, imprimé à Lyon et à Genève ». Il s'agit de l'ouvrage de Pierre de Brosses, *Corpus omnium veterum poetarum latinorum* (« Recueil de tous les anciens poètes latins »), Lyon, 1603, et Genève, 1611.

⁴⁷ « Quelle voie suivrai-je dans la vie ? », incipit de l'Idylle 15 d'Ausone intitulée « Ex graeco Pythagoricum de ambiguitate eligendae vitae » (« Du grec, des propos de Pythagore sur l'ambiguïté d'un choix dans la vie »). Le poème se trouve à la page 655 de l'ouvrage.

⁴⁸ L'idylle 17 d'Ausone est intitulée « Nai?kai?ou?pythagorikon » (« Le oui et le non des pythagoriciens »), comme le dira explicitement plus bas Baillet. Ses premiers mots sont bien « Est, & non ». Le poème commence au bas de la seconde colonne de la page 655, celle que Descartes vient d'ouvrir au hasard et qu'il ne peut retrouver. On peut voir la photocopie de cette page dans l'étude de Sophie Jama, *La nuit de songes de René Descartes*, Paris, Aubier, 1998, p. 72.

⁴⁹ Le terme de « vision » n'est pas pris par Baillet au sens théologique, mais dans son sens courant, celui précisément évoqué plus haut à la suite du premier songe d'une création onirique et maligne de l'imagination apparue sous l'effet d'une douleur au côté gauche ou sous l'effet de l'alcool).

autre chose que toutes les sciences ramassées ensemble, et que le recueil de poésies intitulé *Corpus poetarum* marquait en particulier et d'une manière plus distincte la philosophie et la sagesse jointes ensemble. Car il ne croyait pas qu'on dût s'étonner si fort de voir que les poètes, même ceux qui ne font que niaiser, fussent pleins de sentences plus graves, plus sensées et mieux exprimées que celles qui se trouvent dans les écrits des philosophes. Il attribuait cette merveille à la divinité de l'enthousiasme et à la force de l'imagination, qui fait sortir les semences de la sagesse (qui se trouvent dans l'esprit de tous les hommes comme les étincelles de feu dans les cailloux) avec beaucoup plus de facilité et beaucoup plus de brillant même que ne peut faire la raison dans les philosophes.

M. Descartes, continuant d'interpréter son songe dans le sommeil, estimait que la pièce de vers sur l'incertitude du genre de vie qu'on doit choisir, et qui commence par « *Quod vitae sectabor iter ?* », marquait le bon conseil d'une personne sage ou même la théologie morale. Là-dessus, doutant s'il rêvait ou s'il méditait, il se réveilla sans émotion et continua, les yeux ouverts, l'interprétation de son songe sur la même idée.

Par les poètes rassemblés dans le recueil il entendait la révélation et l'enthousiasme, dont il ne désespérait pas de se voir favorisé. Par la pièce de vers 'Est et non', qui est 'Le oui et le non' de Pythagore, il comprenait la vérité et la fausseté dans les connaissances humaines et les sciences profanes. Voyant que l'application de toutes ces choses réussissait si bien à son gré, il fut assez hardi pour se persuader que c'était l'esprit de vérité qui avait voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences par ce songe. Et comme il ne lui restait plus à expliquer que les petits portraits de taille-douce qu'il avait trouvés dans le second livre, il n'en chercha plus l'explication après la visite qu'un peintre italien lui rendit dès le lendemain.

Ce dernier songe, qui n'avait eu rien que de fort doux et de fort agréable, marquait l'avenir selon lui et il n'était que pour ce qui devait lui arriver dans le reste de sa vie. Mais il prit les deux précédents pour des avertissements menaçants touchant sa vie passée qui pouvait n'avoir pas été aussi innocente devant Dieu que devant les hommes. Et il crut que c'était la raison de la terreur et de l'effroi dont ces deux songes étaient accompagnés. Le melon dont on voulait lui faire présent dans le premier songe signifiait, disait-il, les charmes de la solitude, mais présentés par des sollicitations purement humaines. Le vent qui le poussait vers l'église du collègue, lorsqu'il avait mal au côté droit, n'était autre chose que le mauvais génie qui tâchait de le jeter par force dans un lieu où son dessein était d'aller volontairement (« *A malo Spiritu ad Templum propellabar* »).

C'est pourquoi Dieu ne permit pas qu'il avançât plus loin et qu'il se laissât emporter même en un lieu saint par un esprit qu'il n'avait pas envoyé, quoiqu'il fût très persuadé que ç'eût été l'esprit de Dieu qui lui avait fait faire les premières démarches vers cette église. L'épouvante dont il fut frappé dans le second songe marquait, à son sens, sa syndérèse, c'est-à-dire les remords de sa conscience touchant les péchés qu'il pouvait avoir commis pendant le cours de sa vie jusqu'alors (la Syndérèse est un mot emprunté au grec, dont la définition est 'remords de conscience'. Nous l'avons noté comme faisant parti du vocabulaire des « Règles d'exercices spirituels » d'Ignace de Loyola, cf. note n° 9). La foudre dont il entendit l'éclat était le signal de l'esprit de vérité qui descendait sur lui pour le posséder.

Cette dernière imagination tenait assurément quelque chose de l'enthousiasme et elle nous porterait volontiers à croire que M. Descartes aurait bu le soir avant que de se coucher. En effet, c'était la veille de Saint Martin, au soir de laquelle on avait coutume de faire la débauche au lieu où il était, comme en France. Mais il nous assure qu'il avait passé le soir et toute la journée dans une grande sobriété, et qu'il y avait trois mois entiers qu'il n'avait bu de vin. Il ajoute que le génie qui excitait en lui l'enthousiasme, dont il se sentait le cerveau échauffé depuis quelques jours, lui avait prédit ces songes avant que de se mettre au lit et que l'esprit humain n'y avait aucune part.

Quoi qu'il en soit, l'impression qui lui resta de ces agitations lui fit faire le lendemain diverses réflexions sur le parti qu'il devait prendre. L'embarras où il se trouva le fit recourir à Dieu pour le prier de lui faire connaître sa volonté de vouloir l'éclairer et le conduire dans la recherche de la vérité. Il s'adressa ensuite à la Sainte Vierge pour lui recommander cette affaire qu'il jugeait la plus importante de sa vie. Et pour tâcher d'intéresser cette bienheureuse mère de Dieu d'une manière plus pressante, il prit occasion du voyage qu'il méditait en Italie dans peu de jours pour former le vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame De Lorette. Son zèle allait encore plus loin et lui fit promettre que, dès qu'il serait à Venise, il se mettrait en chemin par terre pour faire le pèlerinage à pied jusqu'à Lorette, que si ses forces ne pouvaient pas fournir à cette fatigue, il prendrait au moins l'extérieur le plus dévot et le plus humilié qu'il lui serait possible pour s'en acquitter. Il prétendait partir avant la fin de novembre pour ce voyage. Mais il paraît que Dieu disposa de ses moyens d'une autre manière qu'il ne les avait proposés. Il fallut remettre l'accomplissement de son vœu à un autre temps, ayant été obligé de différer son voyage d'Italie pour des raisons que l'on n'a point sues et ne l'ayant entrepris qu'environ quatre ans depuis cette résolution [Descartes visitera l'Italie de 1623 à 1625].

Son enthousiasme le quitta peu de jours après et, quoique son esprit eût repris son assiette ordinaire et fût rentré dans son premier calme, il n'en devint pas plus décisif sur les résolutions qu'il avait à prendre. Le temps de son quartier d'hiver s'écoulait peu à peu dans la solitude de son poêle et, pour la rendre moins ennuyeuse, il se mit à composer un traité qu'il espérait achever avant Pâques de l'an 1620. Dès le mois de février, il songeait à chercher des libraires pour traiter avec eux de l'impression de cet ouvrage. Mais il y a beaucoup d'apparence que ce traité fut interrompu pour lors et qu'il est toujours demeuré imparfait depuis ce temps-là.

On a ignoré jusqu'ici ce que pouvait être ce traité qui n'a peut-être jamais eu de titre. Il est certain que les Olympiques sont de la fin de 1619 et du commencement de 1620 et qu'ils ont cela de commun avec le traité dont il s'agit, qu'ils ne sont pas achevés. Mais il y a si peu d'ordre et de liaison dans ce qui compose ces Olympiques parmi ses manuscrits qu'il est aisé de juger que M. Descartes n'a jamais songé à en faire un traité régulier et suivi, moins encore à le rendre public ».

Digressions et essai de (sur) interprétations sur les trois songes de Descartes

Que dire de plus qui n'ait déjà été dit sur ces trois rêves tant par les philosophes, les psychanalystes et les anthropologues ? Nous essaierons quant à nous de reprendre quelques éléments des rêves afin d'étayer notre thèse d'un Descartes qui, après une quête intellectuelle importante qui mit en danger les certitudes sur lesquelles il basait son savoir et son existence, et au moment où il pense pouvoir franchir et transgresser l'ordre établi dans les sciences et la philosophie scolastique, se trouve en proie à des sentiments d'angoisse et de culpabilité qui raniment des conflits psychiques anciens au risque de faire « chavirer » son esprit. Car, dans les trois rêves, s'exprime une vacillation dans la certitude avec, pour corollaire, l'apparition d'un champ des possibles, plusieurs chemins à choisir (« Quod vitae sectabor iter ? Etc., Quelle voie suivrais-je dans la vie ? »).

Or, nous pourrions dire que d'une certaine manière « l'enveloppe psychique » offerte par les trois rêves fut synonyme d'une enveloppe psychique maternelle satisfaisante et sécurisante qui permit ensuite à Descartes d'adhérer et de croire avec conviction à ses nouvelles idées et sa nouvelle science : la preuve en est qu'il fit le vœu après ces trois rêves de faire pèlerinage à Notre Dame de Lorette, figure de la bonne Mère s'il en est ! Avant de développer notre point de vue, rappelons que l'historien Maxime Leroy (1873-1957), lors de sa préparation d'un ouvrage sur Descartes, avait

soumis au jugement de Freud lui-même ces trois rêves. Dans sa réponse, Freud⁵⁰, très prudent, avoue son angoisse de travailler sur des rêves sans pouvoir obtenir du rêveur lui-même des indications sur les relations qui peuvent les relier entre eux ou les rattacher au monde extérieur, les rêves de personnages historiques donnant de plus le plus souvent que de maigres résultats. S. Freud indique tout de même des choses précieuses⁵¹ : ce sont des « rêves d'en haut » (*Träume von oben*), c'est à dire des formations d'idées qui auraient pu être créées aussi bien pendant l'état de veille que pendant l'état de sommeil et qui, en certaines parties seulement, ont tiré leur substance d'états d'âme assez profonds. (Donc ces rêves relèvent de fantasmes et d'émotions/sentiments assez violents).

— les entraves qui empêchent Descartes de se mouvoir avec liberté « représentent un conflit intérieur. Le côté gauche est la représentation du mal et du pêché et le vent celle d'un « mauvais génie » (animus) » ;

— « le melon d'un pays étranger » le rêveur y a trouvé sans doute l'idée (originale) de figurer de la sorte « les charmes de la solitude, mais présentés par des sollicitations purement humaines ». « Ce n'est certainement pas exact, écrit Freud, mais ce pourrait être une association d'idées [...] en corrélation avec son état de pêché, cette association pouvant figurer une représentation sexuelle qui a occupé l'imagination du jeune solitaire ».

Reprenons ici quelques éléments. Dans le second rêve, le bruit aigu et éclatant qu'il prit pour un coup de tonnerre, puis la frayeur qu'il en eut et qui le réveilla sur l'heure, et, ayant ouvert les yeux, la perception des d'étincelles de feu répandues par la chambre — chose qui lui était souvent arrivée en d'autres temps — mais qui là, avec la perception au milieu de son sommeil des objets les plus proches de lui qui le rassurent, paraissent traduire une certaine violence dans le conflit psychique qui l'animait au point, pourrions-nous dire, que le « contenant psychique » se trouva presque « déchiré » — ce que figure le « bruit de tonnerre » — par les forces et le désir prométhéen en jeu. Or, le contenant psychique pour l'enfant ou le rêveur en pleine régression psychique est le psychisme maternel. Si celui-ci vient à manquer, ce contenant reste « lâche » au point d'être sur le point de se déchirer, plier lors des « pressions » procurés par de forts conflits psychiques – les « contenus » psychiques. L'intensité du contenu du rêve (le tonnerre et les éclairs) venant à empiéter sur le contenant psychique — le déroulement du rêve lui-même —, le rêveur, ici Descartes, se réveille et c'est la perception que tout autour de lui était bien en place qui alors le rassure et lui permet de se rendormir.

Établir « des vérités éternelles »

Après ses rêves et le désir prométhéen de fonder « une science totale » où il s'agit, entre autres choses, de dominer la (mère) — Nature par le recours aux Sciences mathématiques, à la vision d'une nature vivante fonctionnant comme un « automate » et au raisonnement hypothético-déductif comme moyen d'arriver à la certitude, Descartes, dans son entreprise de défi à toutes les autorités savantes, philosophique et, pourquoi pas même à Dieu, fait alors vœu d'un pèlerinage en Allemagne pour honorer la Vierge Marie — incarnation de l'imago maternelle comme il se doit et protectrice du « contenant psychique » —, à Notre Dame de Lorette. C'est ainsi de la Vierge Reine-Mère du Christ qu'il tient sa vocation... de penseur. Ensuite, les choses restent obscures : on ne sait s'il assiste à la bataille près de Prague où Frédéric V, Roi de Bohême, perdit son trône. De 1620 à 1621, encore des voyages en Europe. Entre 1622 et 1623, séjour en France dans sa famille où Descartes vend ses biens

⁵⁰ Freud S. (1929), « Brief an Maxim Leroy uber einen Traum des Cartesius », G.W., 14, pp.558-560 ; S.E., 21, *Œuvres Complètes*, Vol. XVIII, Paris, PUF, pp.1926-1930.

⁵¹ Freud S. (1929), « Brief an Maxim Leroy uber einen Traum des Cartesius », G.W., 14, pp.558-560 ; S.E., 21, *Œuvres Complètes*, Vol. XVIII, Paris, PUF, pp.1926-1930

pour s'assurer de l'aisance et de la tranquillité. 1623-1625, voyage en Italie puis, de 1625 à 1628, séjour en France, particulièrement à Paris.

C'est à cette époque qu'il rédige, en latin, les *Règles pour la direction de l'esprit*, inachevées, et qui ne seront publiées qu'en 1701. Départ à l'automne 1628 pour la Hollande où Descartes restera fixé jusqu'en 1649 mais en changeant constamment de résidence (sauf pendant les cinq dernières années). Ayant séjourné plus longtemps en Hollande qu'en France, Descartes a pu profiter, comme plus tard Spinoza, de la tolérance des Hollandais — liberté de conscience liée à la liberté du commerce, chacun ne s'occupant que de ses affaires et non de celles du voisin. Il y eut quand même une fille, Francine, qui fut baptisée au Kalverbœck (ou registre des veaux), vécut 5 ans et mourut en 1640. Il y eut aussi des ennemis et eut maille à partir avec les universités d'Utrecht et de Leyde. Mais c'est encore en Hollande qu'il trouva refuge en 1648, abandonnant en France la pension du Roi et la réaction de la Fronde.

Descartes publia en 1637, à Leyde, le *Discours de la méthode* suivi de *La Dioptrique*, *Des Météores* et de *La géométrie*, qui est à la fois la narration de son propre itinéraire intellectuel et le manifeste, rédigé en français, de la révolution cartésienne. Controverses, surtout avec le toulousain Fermat, autour des mathématiques de la Géométrie. Après cet ouvrage qui trouva une large audience, Descartes revint à la langue « technique » de la philosophie, le latin, dans *Meditationes de prima philosophia* (1641) destiné aux théologiens, et *Principia philosophiae* (1644) destiné à l'enseignement. Puis, espérant sans doute convaincre plus aisément les « honnêtes gens » que les « doctes », il fit paraître en 1647 la traduction française des *Méditations* et celle des *Principes*. Son dernier ouvrage, le *Traité des Passions*, fut publié en 1649. 1640 : mort de sa fille naturelle Francine âgée de 5 ans et de son père Joachim. En 1641, publication à Paris en latin puis en français des *Méditations*. Je passe sur les polémiques, surtout en Hollande, autour de l'œuvre de Descartes, ainsi que sur ces derniers voyages en France et celui en Suède auprès de la Reine Christine chez qui il mourra en 1650.

La cire, nostalgie du corps maternel

Un exemple de cet entretien solitaire ou de conversation à une voix tout à fait « typique » chez Descartes est ainsi celui de la célèbre analyse dite du morceau de cire où le philosophe, revenant sur le Cogito et s'avouant à lui-même qu'il n'est pas convaincu que cette vérité soit bien plus certaine que celle de l'expérience sensible, fait varier en pensée l'aspect d'un morceau de cire de telle sorte que toutes les propriétés que l'on perçoit soient changées les unes après les autres. Pourquoi, se demande-t-il alors, dit-on que la même cire demeure alors qu'aucune des propriétés perçues n'est restée la même ?

Les propriétés de la chose perçue – la cire, la mère — peuvent changer, voire disparaître à la perception, sans que cela n'entame le sentiment d'existence, de « going on going » de cette « chose » (cire, mère, « Das Ding ») en nous ! Tout est dans l'esprit, substance intimement bâtie dans la nostalgie d'une autre substance pensante et, en ceci, éternelle. Curieusement, rappelons que c'est sur le chemin qui le mène du Cogito à Dieu qu'apparaît « ce morceau de cire ». La raison que Descartes donne à cette rencontre insolite est manifestement une rationalisation : les sensations nous assaillent, se pourrait-il qu'elles aient plus de réalité que mon existence pourtant indubitable ? Suit un texte d'une poésie tout à fait inhabituelle chez Descartes. Encore une fois, il perdit sa mère à l'âge de seize mois.

« Prenons par exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche, il n'a pas encore perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli ». Et plus loin : « Mais voici que cependant que je parle, on l'approche du feu, ce qui y restait de saveur s'exhale, l'odeur s'évanouit, sa couleur change, sa figure se perd, sa grandeur augmente, il devient liquide, etc. » « Il ne demeure que quelque chose d'étendu, de flexible et de

muable ». Les sensations sont éphémères, l'imagination s'y perdrait, seule « l'inspection de l'esprit », le jugement peut affirmer qu'il s'agit de la même cire ».

Certes, ces considérations ont pour but de mettre en évidence avec l'existence de mon être la puissance de mon jugement qui peut affirmer la permanence, sous le changement, de ce monde qui semble m'être apporté de dehors — « ainsi je le connais », « je comprends par la seule puissance de mon esprit, ce que je croyais voir » — mais cela ne fait-il pas du même coup apparaître la réalité de cet objet de pensée ?

Il y a quelque chose à comprendre et qui n'est pas de l'ordre de mon Moi : ce qui demeure c'est le corps de la mère, ou plutôt, comme le remarque F. Pasche :

« L'hallucination négative du contenant de pensée qu'est le corps de la mère, et la place prise par ce corps à tout jamais, fût-elle morte ; ce vide qui n'est pas le néant mais l'étendue, s'interposera désormais entre le Cogito et le Malin Génie, avant Dieu, c'est-à-dire avant le Surmoi, avant le Père ».

La mort, certes, est vaincue, mais surtout la fugitivité du dehors est abolie car, en réduisant les choses matérielles à leur essence géométrique puis intellectuelle – cognitive —, l'écoulement continu du temps et son glissement si angoissant sont convertis en un ou plusieurs segments de durée cette fois... spatialisable.

L'expérience du morceau de cire ressemble ainsi étrangement à celle de l'objet et du phénomène transitionnel chez le nourrisson selon D.W. Winnicott :

« (...) d'où je voudrais presque conclure, que l'on connaît la cire par la vision des yeux et non par la seule inspection de l'esprit, si par hasard je ne regardais d'une fenêtre des hommes qui passent dans la rue, à la vue desquels je ne manque pas de dire que je vois des hommes, tout de même que je dis que je vois de la cire ; et cependant que vois-je de cette fenêtre, sinon des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts ? Mais je juge que ce sont de vrais hommes, et ainsi je comprends, par la seule puissance de juger qui réside en mon esprit, ce que je croyais voir de mes yeux ».
(Deuxième méditation).

Bref, le « regard de l'esprit » — nous dirions « l'insight », la « réalité psychique » — permettent seuls de dépasser les angoisses dues à l'incertitude relevant des choses perçues du monde externe — toujours possiblement appelées à disparaître...

On est ici dans un monde « intermédiaire », « transitionnel » entre réalité externe et réalité interne, comme celui constitué par l'espace situé quelque part entre la mère et l'enfant. Le morceau de cire paraît en effet ressembler à un « objet transitionnel » qui, dans le développement de l'enfant de quatre mois et deux ans, est un progrès puisque se situant au-delà de l'hallucination pure et ayant bien une réalité propre. L'objet transitionnel est en effet fait pour être tripoté, sucer, lait, abîmer, aimer, témoignant d'un « me not me possession », de quelque chose à moi et pas tout à fait à moi mais à l'autre : la mère⁵².

Relevons encore que ces objets transitionnels sont sous-tendus par le fantasme de réunion nostalgique avec la mère ayant quelque valeur symbolique avec celle-ci. Encore une fois, ce morceau de cire investi si positivement, si nostalgiquement, a toutes les caractéristiques d'un échantillon maternel mais ses qualités, ses charmes sont éphémères, fragiles, à la merci non seulement du temps mais de la moindre intervention étrangère. « Ainsi, le corps délicieux d'une jeune mère, sa saveur, son odeur, sa couleur, sa figure peuvent passer, disparaître en un. Instant » (F. Pasche).

⁵² Winnicott D. W. (1951), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels : une étude de la première possession non-moi », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1969, pp.109-125.

Étant donné que le passage de l'Être au Non-Être n'est tolérable pour personne, pour Descartes peut-être moins que pour d'autre, ce que ce dernier invente est radical. Ce qui reste selon lui, c'est la place qu'elle occupe, son étendue, laquelle étendue n'est pas nécessairement perceptible car « l'action pour laquelle on l'aperçoit n'est ni une vision, ni un attouchement, ni une imagination, ni ne l'a jamais été quoiqu'il le semble ainsi auparavant, mais seulement une simple inspection de l'esprit ». Ainsi, seul mon esprit peut juger de la réalité de la cire qui se réduit en somme à la réalité de l'espace, comme il décide de la présence d'une âme dans les hommes qu'il voit, lesquels « pourraient être des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts » : seule compte la réalité psychique ! « C'est l'âme qui voit et non pas l'œil » écrit Descartes en 1637 dans son essai sur « L'œil », in *Le Discours de la Méthode*.

Conclusions

La différence entre Descartes et les savants de son temps (Huygens, Mersennes, etc.) fut qu'il fit une « œuvre » — comme Pascal — à partir de ses travaux scientifiques et de ses réflexions philosophiques. Gageons que ce « travail de l'œuvre » eut comme « moteur » essentiel de « combler » l'absence trop précoce de la figure maternelle. Et si intellectualisées que furent ses rationalisations, son entreprise métaphysique — dans le choix de ses thèmes de recherche mathématico-physiques et physiologiques puis philosophiques — paraît se dérouler au plus près de son inconscient, de ses angoisses, et des fonctionnements archaïques des parcelles primitives de Moi en lui.

Le Cogito comme assurance du sentiment d'exister (« Je suis, j'existe : cela est certain ; mais combien de temps ? À savoir autant de temps que je pense ; car peut-être se pourrait-il faire, si je cesser de penser, que je cesserais en même temps d'exister », *Seconde Méditation*), la cire comme nostalgie du corps maternel à toujours « recréer » dans son *esprit*, semble procéder d'une régression ou d'une fixation au stade dyadique Mère-nourrisson, et en constituer le mode de défense. Le Malin Génie est le retour — conflictualisé par l'imgo du mauvais père/mauvais pairs — du « refoulé », voir du « forclos », du « jamais advenue » de la « présence maternelle », l'Autre dyadique.

Pour conclure nos réflexions sur cette « aventure spirituelle » que fut l'œuvre de Descartes, citons ces réflexions de Francis Pasche :

« Qu'il s'agisse d'une cosmologie mythique, d'un système philosophique, ou d'un monde d'ordinateurs, il est tentant pour ceux qui les créent de se donner la facilité de s'y intégrer, quitte à se récupérer à la fin en s'identifiant à la force qui meut le tout. Descartes ne s'est [cependant] donné ni cette facilité, ni cette promotion. Il a suspendu son jugement. À partir de là, de cet acte libre, il devient sujet en même temps que le corps de la mère est évoqué et perdu, laissant en creux l'autre substance, la chose étendue, la *res extensa* ; puis c'est la découverte du père, avec celle de la castration, père immédiatement idéalisé, où tous les fantasmes autour de l'idée de Dieu sont mis à jour, sauf toutefois l'incorporation, enfin c'est l'aporie de l'union de l'âme et du corps. On peut trouver cet Œdipe exacerbé et quelque peu inversé, condamner ce refus de donner une âme à la Nature (la mère), et cette résolution d'en devenir maître et possesseur (il en a d'ailleurs bien rabattu à mesure qu'il avançait en âge). Il faut le louer d'avoir reconnu et montrer l'hétérogénéité » de l'être, d'avoir refusé tout idéalisme et matérialisme et d'avoir, en subordonnant la pensée et les mots à la réalité première, de l'instance qui les reçoit, les dormes et en use : je du « je pense » (lequel doute, veut, ne veut pas, imagine) ».